

Introduction aux études asiatiques

Autor(en): **Fazy, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur**

Band (Jahr): **1 (1939)**

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-144922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Introduction aux études asiatiques

par Robert Fazy

I.

Beaucoup de gens cultivés, de formation classique ou scientifique, n'ont sur l'Asie en général et les divers états asiatiques en particulier, que des notions vagues. Dans le domaine géographique, leur bagage se réduit au nom de quelques fleuves, chaînes de montagnes ou sommets particulièrement élevés, enfin à celui des villes les plus importantes. L'Arabie, par exemple, qui n'a ni fleuve apparent, ni montagnes connues, se résume à la Mecque et Médine avec Aden et Moka, rarement Ryad. Parfois un événement politique fait qu'un coin du voile se lève. La révolte des Cipayes, les campagnes de lord Roberts, la guerre russo-japonaise ou la guerre de 1914 ont donné à bien des gens quelques précisions sur le nord de l'Inde, l'Afghanistan, la Mandchourie et la Mésopotamie, mais l'Asie leur est restée étrangère. Nombreux sont ceux qui passent, leur vie durant, à côté de ce qu'elle leur eût offert. Pour d'autres, le hasard d'une lecture ou d'une conversation éveille une curiosité vite accrue. Parfois la révélation vient trop tard; souvent, par contre, l'intéressé s'adresse à quelque initié et lui pose la question maintes fois entendue par tout ami averti de l'Asie: „J'ignore tout de l'Asie, je crois que je m'y intéresserais beaucoup; en tout cas je voudrais combler une lacune. Comment dois-je m'y prendre?" C'est cette question que ces lignes, écrites sans aucune rigueur scientifique, dans un but surtout pratique, cherchent à résoudre.

II.

On peut aborder l'étude de l'Asie de bien des manières. La réponse à donner à qui demande la marche à suivre, variera, d'abord, suivant le *but* et les *moyens* de l'intéressé.

Le *but* peut être :

l'orientalisme ;

l'érudition ;

une documentation plus ou moins poussée, allant du pur dilettantisme à l'étude systématique de telle ou telle partie du sujet.

On donne souvent, par courtoisie, le titre d'*orientaliste* à des érudits qui n'y ont aucun droit. L'*orientaliste* doit pouvoir puiser aux sources *originales* et faire œuvre personnelle. Ceci exige la connaissance approfondie d'au moins une langue des trois groupes suivants :

Arabe et Persan ;

Sanscrit, Pali et Hindoustani ;

Chinois, Japonais et Tibétain.

L'*orientaliste* peut se spécialiser, s'attacher par exemple de prédilection à l'histoire, à l'art ou à la philosophie, mais il est, par définition, avant tout philologue.

L'*érudit* peut ne pas être un linguiste. L'ignorance totale d'un idiome lui sera du reste moins nuisible qu'une connaissance superficielle. Ne pouvant travailler d'après les textes originaux, le simple érudit en est réduit à utiliser les travaux d'autrui. Néanmoins, la documentation recueillie sur l'Asie par les savants, les historiens et les voyageurs anciens et modernes, est si vaste que la comparaison, la discussion et, dans le bon sens du mot, la vulgarisation des documents, ouvrent le champ des recherches personnelles. Bien des mises au point, contributions modestes mais utiles aux études asiatiques, sont l'œuvre d'érudits auxquels d'assidues lectures ont permis des rapprochements inédits. L'*érudit* est un glaneur, mais sa patience peut être récompensée.

Le *dilettantisme* ne se définit pas. Le livre de l'Asie est pratiquement inépuisable et tout homme cultivé peut y trouver des pages qui appelleront à sa curiosité.

Les moyens, forcément proportionnés au but, dépendront surtout :
des dons individuels ;
du temps disponible ;
des ressources pécuniaires ;
de la documentation.

L'orientalisme exige des dons spéciaux, en premier lieu celui des langues. Ne devient pas sinologue ou arabisant qui veut. C'est une vocation à laquelle l'intéressé devra consacrer *tout* son temps. L'époque où un soldat comme Sir Henry Creswike Rawlinson se muait, grâce surtout à une découverte ingénieuse, en orientaliste de marque, est révolue. Les rocs de Behistun se font rares. Le succès ne s'obtient plus qu'à force de labeur méthodique. L'orientalisme tend, d'autre part, à devenir une carrière, modeste mais qui nourrit son homme. La fortune ou même l'aisance, fort utiles sans doute, ne sont pas indispensables. Toutefois, celui qui se voue à cette carrière devra subvenir aux frais d'études en Europe puis en Asie pendant une dizaine d'années environ. Pour sa documentation, l'orientaliste ne pourra se contenter de la bibliothèque qu'il se créera peu à peu. Il sera obligé d'habiter ou de séjourner à portée des richesses des grandes collections publiques, et devra, le plus souvent, aller consulter ou découvrir sur place les documents inédits. L'orientalisme n'est ainsi accessible qu'à celui qui, particulièrement doué et capable de subvenir à ses frais pendant nombre d'années, est décidé à y vouer tout son effort et à mener longtemps une vie itinérante, conditionnée par la nature spéciale de ses recherches.

L'érudition dans ce domaine n'est pas une vocation, encore moins une carrière, mais un goût – souvent un violon d'Ingres. N'utilisant pas les textes originaux, le simple érudit n'a pas besoin d'un don spécial des langues. Par contre, il doit pouvoir lire couramment l'Anglais, le Français et l'Allemand – l'Italien ou le Portugais sont utiles, non indispensables. Les travaux allemands, français et anglais ont leurs qualités propres très différentes. Les ouvrages allemands se

distinguent par le classement méthodique, mais il faut se tenir en garde contre une systématique qui n'exclut pas toujours le parti pris. Les travaux français sont avant tout critiques; il faut y chercher matière à comparer et réfléchir, non des conclusions. Les travaux anglais, avec plus de souci de classement que les français mais moins de sens critique, moins de systématique que les allemands, tiennent à peu près le milieu; mieux que tous ils reflètent la couleur locale.

Le temps nécessaire à acquérir quelque érudition variera suivant les individus. Pour qui ne commence pas trop tard – par exemple entre 30 et 40 ans –, avec une bonne mémoire ou une très bonne méthode, une ou deux heures de lectures par jour suffiront pour arriver à un résultat. Il est essentiel de savoir lire, c'est-à-dire de trouver rapidement dans un gros volume, trop souvent mal classé, ce qui est important ou nouveau. Le goût de la recherche et un certain esprit d'analyse sont nécessaires – sans eux le futur érudit se lassera vite et retournera à d'autres moutons.

Pour l'érudit, la bibliothèque privée joue un tout autre rôle que pour l'orientaliste: elle sera la principale, sinon presque l'unique source de sa documentation. Ceci se conçoit facilement. Souvent l'érudit n'habitera pas un grand centre et les ressources des bibliothèques publiques locales seront insuffisantes ou nulles. En outre, son travail est tout de recherche et de comparaison. Ceci suppose quantité de documents à portée de la main, ce qui n'est pas facile à réaliser dans une bibliothèque publique même relativement riche, quand on ne dispose que d'une heure par jour. Ici, la création de l'instrument de travail est la grosse difficulté et la question pécuniaire joue son rôle. Les ouvrages sur l'Asie, sauf les éditions d'art et les grands travaux comme ceux d'Aurel Stein sont, en général, publiés à des prix abordables. Mais les éditions sont vite épuisées et les prix deviennent prohibitifs. Pour ne citer qu'un exemple, l'art graeco – bouddhique du Gandhara de Foucher, dont les trois volumes ont été publiés chez Leroux, de 1905 à 1922, à 20 frs. suisses chacun, est extrêmement

difficile à trouver aujourd'hui pour 20 £. Même en tenant compte de la dévaluation du franc suisse, le prix de cet ouvrage, indispensable pour les études bouddhiques, a plus que quintuplé. Pour beaucoup d'autres travaux, l'offre est totalement absente: il faut souvent attendre des années avant d'en provoquer une. Cinq cents ouvrages constitueront un minimum: il faut, à celui qui n'a pas hérité d'un fond de bibliothèque, du temps, un effort pécuniaire, beaucoup de patience, un peu de chance et de la place pour créer et loger une bibliothèque suffisante pour des travaux d'érudition, même modestes. Certaines sociétés savantes sont ici d'une aide précieuse. La Hakluyt Society à Londres, par exemple, publie des éditions critiques des anciens voyages dans le monde entier. Elle remet chaque année à ses membres, contre une cotisation d'une guinée, un ou deux ouvrages, qui font prime sitôt après la publication et se traitent entre 1-2 £. Ces volumes rares trouvant immédiatement preneur, celui qui crée une bibliothèque exclusivement asiatique, paiera souvent sa cotisation annuelle en rétrocédant les publications concernant l'Amérique ou l'Australie. Les voyages en Asie ne lui auront ainsi rien coûté. D'autres sociétés, certains grands libraires, comme B. Quaritch à Londres, ou Heffer & Sons à Cambridge, E. Picard à Paris, mettent une extrême complaisance à prêter le volume rare nécessaire pour un travail. Il ne faut donc pas se laisser rebuter a priori par la difficulté de former une collection utile. Si l'on part de zéro, il faudra commencer par des travaux d'ensemble et par un ou deux États asiatiques en bornant son ambition à une certaine région qui s'étendra peu à peu. La bibliographie ne présente pas de difficulté: les bonnes librairies orientalistes publient toutes d'excellents catalogues et établissent volontiers sans frais les bibliographies désirées par leurs clients. En outre, la plupart des travaux anglais et tous les articles importants de l'Encyclopédie britannique sont accompagnés de la bibliographie du sujet. Dans ce domaine, la S.A.E.O. sera sans doute appelée à rendre de bons services à nos érudits. Les bibliothèques asiatiques privées n'abondent

pas en Suisse, mais il en existe, l'une comblant les lacunes de l'autre. La création d'un fichier central de ces bibliothèques, permettant à celui qui cherche un ouvrage rare de savoir où il peut le consulter en Suisse, serait fort utile. Reste la question pécuniaire forcément individuelle. Toutefois, il ne faut pas oublier que le collectionneur soigneux, qui n'achète que des ouvrages en bon état, s'il immobilise un certain capital, ne s'expose pas à le perdre. C'est un placement sûr à intérêt différé. La valeur des collections augmente en effet, lentement mais régulièrement, et les grands libraires sont toujours prêts à faire des offres d'achat honnêtes.

Le dilettante est ici sur le velours. Simple curieux n'ayant cure de travaux personnels, il peut se contenter des ressources des sociétés de lecture ou des bibliothèques locales et n'acheter que ce qui appellerait particulièrement à sa fantaisie. Au début, la langue maternelle peut suffire, et s'il prend goût à l'étude et découvre que les travaux anglais lui sont indispensables, il ne lui sera pas difficile d'arriver à les lire. Un minimum de temps et de dépenses suffit. La lecture d'une trentaine d'ouvrages choisis permet d'acquérir un commencement de culture asiatique. Pour un Suisse qui a fait ses classes, les noms Saône, la Meije, Lourdes, Plessis-les-Tours, Henri IV et Corot évoquent immédiatement des souvenirs précis. Il en sera de même après quelques années de lectures pour des noms asiatiques tels que l'Oxus, le Kanchenjunga, Shygatze, Alamout, Akbar et Hiroshige. Ici point d'érudition, mais simple culture, comparable à celle qui, au sortir de l'école, nous rend familiers bien des aspects des pays qui nous entourent. Dans le domaine pourtant très vaste de l'Asie, cette culture s'obtient à peu de frais. Celui qui l'acquiert et qui entrevoit le champ qui s'ouvre à sa curiosité sera souvent tenté de l'élargir et il arrive que le dilettantisme mène doucement à l'érudition. Même lorsqu'il ne va pas au-delà du plaisir de découvrir des horizons nouveaux, il a son prix et ceux qui lui consacrent un peu de leurs loisirs ne le regrettent pas.

III.

Le but fixé, les moyens déterminés, il reste à choisir la *méthode*. Certains procèdent sans méthode quelconque, mais cela ne réussit qu'exceptionnellement. Au surplus, celui qui demande conseil attend une indication sur la marche à suivre.

Il y a plusieurs méthodes, combinables du reste au gré de l'intéressé et dont le choix dépendra surtout du but, des moyens et des dons. Le curieux qui, ignorant tout de l'Asie, veut se frayer la voie dans son chaos apparent, ressemble fort à celui qui cherche à reconstituer un de ces puzzles géants qui reviennent à la mode. L'amateur de puzzle a devant lui plusieurs centaines de petits morceaux de bois bizarrement découpés, mélangés et disparates. Pour les réassembler et reconstituer l'image, il n'y a guère que trois méthodes :

reconstituer le cadre dont les fragments ont une caractéristique commune, un au moins des côtés étant toujours rectiligne ;

s'attaquer à un morceau déterminé, par exemple à un personnage revêtu d'un habit dont la couleur tranche sur celle du fond ;

assembler au hasard les morceaux qui s'emboîtent les uns dans les autres, en formant des séries de reconstitutions fragmentaires. C'est la méthode que pourrait suivre un aveugle de naissance qui, recouvrant brusquement la vue, se mettrait à lire au petit bonheur tous les livres qui lui tomberaient sous la main.

Dans l'étude de l'Asie on peut, de même, ou commencer par des ouvrages d'information générale, ou s'attacher à un pays étudié isolément, ou butiner au hasard.

Pour le futur orientaliste, le choix est clair. Il doit commencer par l'étude approfondie du groupe de langues dans lequel il entend se spécialiser et s'initiera d'abord aux territoires où les langues de ce groupe sont ou furent parlées. En outre, il bénéficiera de cours méthodiques et des conseils de ses maîtres.

Pour l'amateur, dont l'ambition peut aller du dilettantisme à l'érudition, la documentation surtout fixera la voie à suivre. Celui qui,

faute d'une bibliothèque privée, ne peut disposer simultanément que d'un petit nombre d'ouvrages, s'en tiendra presque forcément à la troisième méthode. Pour garder l'image, il sera comme un constructeur de puzzle qui, travaillant avec d'autres, n'aurait devant lui qu'un petit tas de morceau. Celui qui a accès à une bibliothèque relativement bien documentée, sur l'Inde et la Perse par exemple, commencera naturellement par ces deux pays, suivant ainsi la méthode numéro deux. Le futur érudit par contre, s'il dispose d'une bibliothèque suffisante, fera bien de suivre la méthode numéro un, la plus rationnelle, et d'acquérir d'abord des notions générales sur la géographie, l'histoire, les arts et les religions de l'Asie. Le cadre ainsi constitué, il passera systématiquement à l'étude de l'aspect des différents États.

IV.

Les limites d'une première note ne permettent pas de pousser la discussion plus à fond. L'établissement de bibliographies raisonnées à l'usage des curieux de l'Asie doit être renvoyé à plus tard. La brève indication qui suit pourra toutefois guider les premiers pas: Il y a une quarantaine d'années, les débutants, séduits par le titre, allaient à *l'Introduction à l'histoire de l'Asie* de Léon Cahun, publiée à Paris, en 1896, chez Armand Colin et Cie. Ce livre, d'ailleurs fort rare, n'est pas à recommander pour un début. Il ne traite guère que des Turcs et des Mongols; en outre, Cahun, admirable coloriste, n'est pas un guide sûr. On le lit avec grand plaisir, mais il est prudent d'avoir armé d'abord son sens critique. Deux ouvrages modernes, dus à M. René Grousset, le savant conservateur du Musée Chernuschi, *L'Histoire de l'Asie*, 2 vol., Paris, les Editions G. Grès et Cie, 1921/22, et *L'Histoire de l'Extrême-Orient*, 3 vol., Paris, P. Geuthner, 1929, sont venus heureusement faciliter la découverte de l'Asie. Ces travaux, toujours en librairie à un prix abordable, se lisent aussi agréablement que *l'Introduction à l'histoire de l'Asie* et sont d'une tout autre tenue scientifique; ils ouvrent des vues d'ensemble et ont l'avantage d'offrir,

à la fin de chaque chapitre, des bibliographies très au point. Ces dernières n'auront pour le débutant que le défaut d'être trop riches, mais la S.A.E.O. se ferait sans doute un plaisir de renseigner les intéressés sur les ouvrages dont le titre aurait retenu leur attention. M. Grousset s'attache essentiellement à l'histoire, aux arts et aux religions de l'Asie. La géographie doit être cherchée ailleurs. Ici des ouvrages classiques comme *Die Erdkunde* de Ritter ou la *Géographie universelle* de Reclus peuvent suppléer. Toutefois les débutants feront bien de ne pas chercher la géographie de l'Asie dans des manuels, mais sur les pas des voyageurs. On peut commencer par un livre de vulgarisation comme celui de Sir Percy Sikes, *A History of exploration*, London, George Routledge, 1934, très facile et bon marché. De là, passer à trois ouvrages de premier ordre – ceux de Yule, *The book of Sir Marco Polo*, 3 vol., London, John Murray, 1921; *Cathay and the way thither*, 4 vol., Hakluyt Society, 1915/16, et celui de W. Heyd, *l'Histoire du commerce de l'Orient au moyen-âge*. Le Cathay, dont les notes sont une mine inépuisable est malheureusement devenu rare comme la plupart des ouvrages publiés par la Hakluyt, le prix actuel allant de 10 à 11 £. Un travail de vulgarisation récent de Sir Percy Sikes, *Cathay*, London 1939, le résume toutefois dans une certaine mesure. Les deux premières éditions de Heyd sont introuvables ou fort chères, mais une réédition bon marché vient de sortir de presse. Parmi les voyageurs modernes dont les récits ouvrent des vues d'ensemble, il faut citer surtout Sven Hedin traduit dans toutes les langues et Younghusband, *The Heart of a Continent*, London, John Murray 1897, facile à obtenir à Londres. Pour l'orographie, le „*Problème Himalayen*“ de notre compatriote Marcel Kurz, publié en 1934, est incomparable¹⁾. Il n'est pas en librairie, mais se trouve en Suisse dans plusieurs bibliothèques publiques ou privées. Sur l'ensemble de l'art

¹⁾ S. G. Burrard and H. H. Hayden, *A Sketch of the Geography and Geology of the Himalaya Mountains and Tibet*, Calcutta, 1907, plus facile à trouver, peut suppléer, mais ne vaut pas le travail de Marcel Kurz.

asiatique, *Die außereuropäische Kunst* de la *Kunstgeschichte* de Anton Springer, Leipzig, Alfred Kröner, 1929, peut fournir les premières données. L'ouvrage est passablement écrit, très bien illustré et d'un prix non excessif.

A côté de ceux que la science, le goût de la recherche ou la curiosité intellectuelle amènent à l'Asie, beaucoup de nos compatriotes, ingénieurs, commerçants, simples touristes, ont pris ou voudraient prendre un contact direct avec tel ou tel des États asiatiques. Ils aimeraient comparer leurs souvenirs, mettre au point leurs notes de voyage, étudier les conditions locales des pays qui offriraient un champ à leur activité professionnelle. L'appel de la S.A.E.O. leur consacre une mention spéciale. Dès maintenant, malgré la modestie de ses ressources, la Société espère pouvoir leur être utile en répondant à toute demande précise de documentation, bibliographique ou autre, adressée à la rédaction de son bulletin. Avec le temps, les intéressés pourront être mis en rapport et à même d'échanger leurs renseignements. Ainsi serait atteint, peu à peu, l'un des buts de la S.A.E.O., celui qui consiste à grouper, coordonner et encourager, en Suisse, les efforts des Amis de l'Asie.